

La louange de Marie dans le livre des Évangiles de Otfrid von Weissenburg

L'heure de la naissance de la lyrique mariale

Walter Schafarschik

Il est vraisemblable que, dès le début du christianisme primitif, le besoin s'est manifesté de raccorder les quatre Évangiles en un récit continu dans l'esprit d'une récapitulation des stations caractéristiques à chaque fois de la vie de Jésus. Ainsi dès le 2^{ème} siècle, le syrien Tatian († vers 170) créa-t-il ce genre « d'harmonie évangélique » qui eut de l'influence, dans sa traduction latine, au Moyen-Âge primitif européen et fut aussi traduit en haut-allemand vers 830.

Dans la France des Carolingiens, il y a eu pareillement un tel besoin en rapport au christianisme vers une récapitulation de la vie de Jésus. Aussi au 9^{ème} siècle, naquirent aussitôt deux harmonies d'Évangile, l'une provenant d'un rédacteur inconnu, pensée pour l'antique « Heliand » saxonne, la mission saxonne, en versets d'allitération en langue germanique et le *Liber evangeliorum* (Livre des Évangiles) du moine Otfrid von Weissenburg en vers à rimes finales — la première grande composition poétique allemande avec des rimes finales et des formes longues de versification.

Otfrid (vers 790-875) était moine et prêtre, il avait reçu une formation théologique auprès de Hrabanus Maurus, à l'école hautement réputée de l'abbaye de Fulda. Son harmonie évangélique devait servir, outre sa fonction religieuse, la noblesse de la langue franque (haut vieux allemand). Pour cela, Otfrid écrivait dans son chapitre introductif :

Pourquoi l'auteur de cette œuvre l'a-t-il rédigée en langue populaire ? Avec application et grande contention de nombreux peuples s'efforcèrent de conserver par écrit ce qui pouvait servir à la glorification de leur nom. [...] Étant donné que de nombreuses gens entreprennent d'écrire dans leur langue et que nombre d'entre elles s'efforcent avec ferveur à priser ce qui leur est cher — pourquoi les Francs dussent-ils être les seuls et uniques à reculer de peur devant la tentative de proclamer une louange à Dieu en langue franque ? [...] Aussi veux-je ici à présent, me mettre à chanter notre Sauveur, à écrire une histoire évangélique et certes de la manière dont j'ai commencé ici, à savoir dans la langue des Francs — afin qu'ils ne dussent pas être les seuls à renoncer à ce que leur langue chantât la louange du Christ ; afin qu'il soit beaucoup plus prisé encore en langue franque, Lui qui les a tenus rassemblés dans Sa foi. S'il y a quelqu'un dans leur pays qui ne comprenne rien autrement et soit incapable de le faire en une autre langue, qu'il oie à présent le salut que Dieu lui offre, ici, dans notre composition en langue franque. Puissent tous se réjouir, ceux qui de bonne volonté et bienveillants à l'égard du peuple franc, que nous puissions louer Christ dans notre langue et qu'il nous fût permis par Sa grâce de traduire Sa louange en langue franque.¹

On peut considérer l'œuvre de Otfrid comme une première tentative, avant Luther, de traduire et de redonner librement et partiellement l'Évangile, dans un récit en langue populaire. Il est aussi intéressant ici de noter que le motif de « proclamer la louange de Dieu » en sa propre langue, y joue un rôle important. Otfrid s'appuie pour le choix des textes évangéliques sur la littérature théologique traditionnelle, avant tout sur les péripécies des lectures des Évangiles des dimanches et jours de célébrations ecclésiales. Il favorise l'Évangile de Jean en de nombreux endroits reconnaissables de son choix. Il articule son œuvre en cinq livres avec un nombre différent de chapitres. Ceux-ci portent des intitulés en latin.

Entre les récits d'après chaque texte des Évangiles, des paragraphes sont intercalés que Otfrid intitule *moraliter*, *spiritualiter* et *mystice*. Ils servent l'explication du texte et s'appuient sur la méthode développée par les Pères de l'Église dans l'antiquité tardive, sur la pluralité de sens des Écritures bibliques : pour le simple croyant, ils servent simplement le récit ; pour celui qui veut entrer plus profondément dans la lecture biblique, le commentaire est censé atteindre l'âme ; tandis que pour celui qui a spirituellement progressé, le commentaire est censé en rendre clair-visible le sens spirituel. Dans cette construction, le public de Otfrid est reconnaissable : ce sont aussi bien des clercs que des profanes, vraisemblablement issus de la noblesse.

L'histoire de la naissance de Jésus

En tant que conteur, Otfrid s'y prend de manière différente avec les Évangiles. À côté des citations précises du texte évangélique et de récits plus ou moins remaniés, se présentent sans cesse des élargissements très libres qui parfois deviennent des textes autonomes, d'ambiance poétique lyrique.

1 J'utilise ici la traduction en prose de Gisela Vollmann-Profe (éditrice) : *Otfrid von Weissenburg. Evangelienbuch*, Stuttgart 1987, pp.35 et suiv.

L'histoire de la naissance de Luc, dont il va s'agir ci-dessous dans sa restructuration par Otfrid, il enferme les deux phrases simples qui le racontent et qui nous sont très familières : « *C'est pendant qu'ils étaient là que vint pour elle le moment d'enfanter ; elle enfanta son fils premier-né, l'emballota et le coucha dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'auberge* » (**Luc 2**, 6-7) par un partie du récit qui adopte la forme d'un hymne à la Mère de Dieu² :

Et pendant qu'ils y séjournaient,
comme était échu son temps,
elle dût mettre au monde l'Enfant
par le monde entier espéré.
Et elle mit au monde le fils aimé,
qui nous était promis de longtemps,
et celui de Dieu de tout temps
que le monde entier a désiré.
Mais où doit-elle baigner l'enfant
où doit-elle le poser à présent ?
Ne croie pas qu'elle le sût guère
dans un tel gîte de misère.
La main maternelle emmaillote
alors le cher enfant dans un linge,
elle le pose dans la mangeoire,
selon les raisons prédites.
Ensuite avec joie elle lui présente
le sein virginal enfantin,
et fit voir sans crainte
que le fils de Dieu le tétait.
Ô heureux soit ce sein maternel
que le Christ lui-même a embrassé,
heureuse cette mère qui s'en réjouit
puis de toute sollicitude le recouvrit.
Ô heureuse celle qui le presse sur son cœur,
et l'installe sur son giron,

dans son sommeil l'a bercé
puis s'est couchée à son côté.
Oui, bienheureuse celle qui l'a habillé,
de ses couches l'a emmailloté,
et qui dort sur un lit
avec un tel nouveau-né.
Oui, bienheureuse celle qui le recouvre
lorsque le froid tente de lui nuire,
heureux aussi ces bras et mains
qui lui font tant de câlins.
Aucun humain de cette Terre
n'est capable de chanter sa louange,
aucun n'eût même encore l'esprit
de dire combien elle est accomplie.
Pour aucun le jour ne brille encore
ni le globe du Soleil ne resplendit,
car il n'eût jamais pu y réussir
eût-il même jamais tenté y parvenir :
Car son fils de Dieu si précieux
de grâce l'a comblée et si haut élevée,
si grande est la gloire qui lui revient,
que tu ne peux guère savoir combien.
Oui, elle est Mère de haute renommée
et pourtant Vierge de si grande beauté
qui mit au monde dans la pureté du cœur
pour nous, du monde céleste, le Seigneur.

Alors que dans l'Évangile de Luc, il n'est question que de la naissance du premier fils, Otfrid ajoute aussitôt que cet enfant était unique et sublime et plus loin :

Et elle mit au monde le fils aimé,
qui nous était promis de longtemps,
et celui de Dieu de tout temps
que le monde entier a désiré.

Avec cela il souligne, dans ce récit la naissance d'un « premier fils », l'importance salutaire historique de cette naissance en mettant en exergue l'importance de la mère.

Ensuite Otfrid intensifie encore son récit et avance des présomptions au sujet de Marie (elle n'est pas nommément désignée comme telle dans le passage) en se demandant comment elle dut prodiguer des soins à l'enfant, pour le baigner et le coucher, pour ensuite y rattacher la remarque — comme si cela s'est effectivement passé — de combien elle eut de présence d'esprit pour agir pourtant convenablement. Cette participation personnelle à l'événement présuppose déjà une présentation très intime de la qualité maternelle qui la caractérise.

Alors que chez Luc, il n'y a aucune indication au sujet du fait que Marie et Joseph eussent été pauvres, Otfrid parle dans son récit précédent qu'ils s'étaient fait beaucoup de soucis sur le chemin. Là-dessus il se réfère manifestement, en justifiant la mangeoire, au fait qu'il a déjà parlé auparavant de leur situation de détresse. Et

2 La traduction allemande (voir : <https://diedrei.org/service-bestellungen/artikeldownload-heft-6-2021?artikeltitle=14355> — J'ai renoncé à recopier ici les versets en haut allemand traduits en allemand moderne, mais vous pouvez les retrouver à cette URL . D.K.) légèrement modifiée ici par l'auteur, suit : *Christi Leben und Lehre besungen von Otfrid [Vie et enseignement du Christ chanté par Otfrid]*, traduit du haut allemand par Johannes Kelle, Prague 1870, pp.32-34)

ensuite il commence la louange proprement dite de la Mère de Dieu, l'épopée commence à se tourner en lyrisme. Qu'il y ait un élargissement lyrique, cela se révèle aussi dans les commencements de même teneur des louanges singulières.

Les louanges de la Mère de Dieu

Otfrid commente une action de la Mère de Dieu qui n'est nulle part à découvrir dans l'Évangile. Et il ajoute : « *mit gilusti* » (« avec plaisir ») — il se cache là-dedans le terme allemand de *Lust* [plaisir, joie, *ndt*] qui a aussi un vaste horizon de sens, dans le haut allemand à l'époque, et outre celui érotique, il peut aussi signifier simplement la joie ou le contentement. Pourtant il insiste aussitôt, en contrepois à ceci, pour le dire ainsi, dans deux demi-versets, sur l'aspect virginal enfantin de la poitrine de la Mère de Dieu. Il est frappant qu'ici Otfrid dresse un tableau poétique de la mère de Dieu allaitant, lequel dans l'iconographie chrétienne et la littérature n'émergera que beaucoup plus tard, celui de la *regina lactans*, la Reine céleste allaitant.³ L'illustration ci-dessous à droite est une des premières représentation de Mère de Dieu allaitante ; à gauche en bas, la commanditaire du tableau est représentée.

Les versets suivants qui renferment des louanges de bonheur et de béatitude, introduites une fois encore par la louange à l'égard de la Mère de Dieu allaitante :

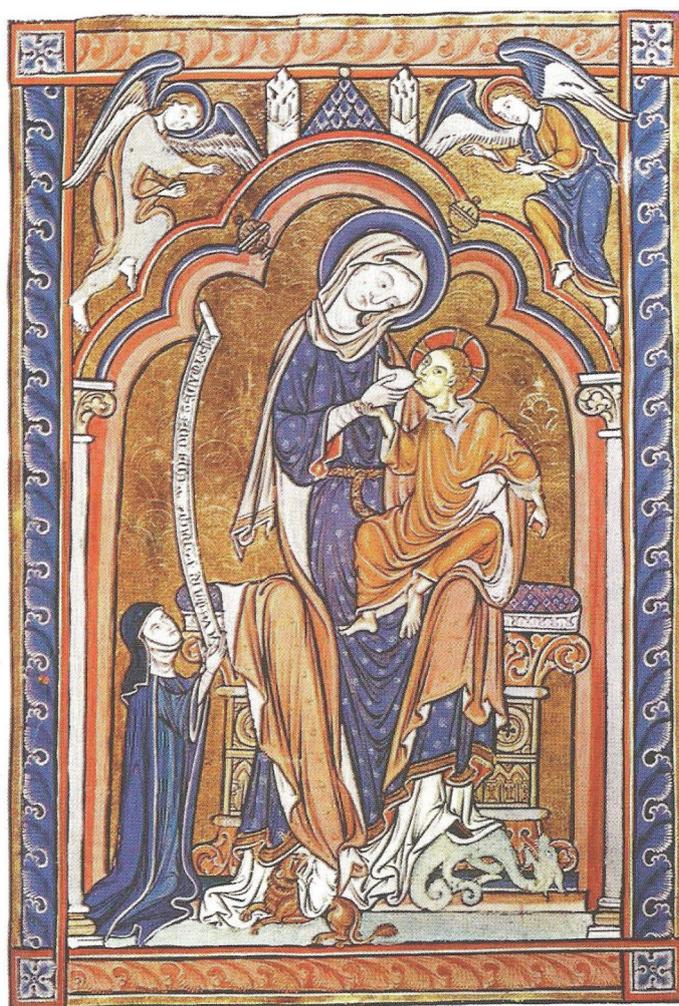
« Ô heureux soit ce sein maternel
que le Christ lui-même a embrassé,
heureuse cette mère qui s'en réjouit
puis de toute sollicitude le recouvre.
Ô heureuse celle qui le presse sur son cœur,
et l'installe sur son giron,
dans son sommeil l'a bercé
puis s'est couchée à son côté... »⁴

De nouveau cela sonne carrément intime et familier, comme si le conteur y était. Ensuite Otfrid intensifie ses louanges en mettant en exergue l'inclination maternelle et en lui posant l'auréole des saints par une authentique glorification de la Mère de Dieu :

Oui, bienheureuse celle qui l'a habillé,
de ses couches L'a emmailloté,
et qui dort sur un lit
avec un tel nouveau-Né.
Oui, bienheureuse celle qui le recouvre
lorsque le froid tente de lui nuire,
heureux aussi ces bras et mains
qui lui font tant de câlins.⁵

En se rattachant à cela il semble s'adresser à son lecteur mais s'en restreint presque par une auto-critique : personne dans le monde entier n'est en situation de louer autant la perfection de Marie comme il serait convenable de le faire. Et même s'il le tentait, il n'y réussirait point. Car son Fils loué l'a merveilleusement glorifiée.

Artiste inconnu : *Madonna lactans*, vers 1249, illustration du *Psaume d'Amesbury*



3 La manière dont ce tableau continue de vivre dans la littérature allemande, se révèle chez Wolfram von Eschenbach, dans son *Parzival* qui fait dire à Herzéloïde, après la naissance de Parzival, dans son livre III (113, 18-22), pour ainsi dire en confirmation du fait qu'en tant que Reine, elle allaite elle-même son enfant : « La sublime Reine / offrit son sein à Jésus / lequel pour nous ensuite la mort amère reçut / sur la croix de manière humaine l'œuvre d'amour commença pour nous. » — Wolfram von Eschenbach : *Parzival* [traduit en allemand par Wolfgang Mohre], Göttingen 1977, p.62.

4 Traduction allemande de W.S.

5 Traduction allemande de W.S.

Mais Otfrid l'a nonobstant tenté avec ses moyens et cette tentative il la considère vraisemblablement justifiée par sa prière dans la préface au premier livre, où il promet, avec l'aide de Dieu, ne pas vouloir s'éloigner de la vérité : « Accorde, Seigneur, qu'avec mes déclarations, je ne m'éloigne pas de la vérité et que je saisisse le choix de mes mots pour l'amour de la belle forme. Je n'écris pas cette œuvre pour l'amour de ma réputation mais pour l'amour de ta glorification [...] »⁶ Et ainsi peut-on voir dans ce texte épique une louange à Marie insérée dans l'harmonie des évangiles qui marque le début d'un lyrisme germanophone si riche en poésies épiques et lyriques dédiées à Marie.⁷

Il est certain que Otfrid a connu les hymnes latins à Marie. Ceci vient en un renforcement de la thèse de Georg Engelhardt : « La composition mariale latine a pour ainsi dire couper le filet aux allemands »⁸ On peut voir les louanges de la Mère de Dieu dans l'histoire de la nativité, comme se situant déjà dans la configuration de l'Annonciation faite à Marie par l'Archange Gabriel :

Ainsi s'adressa-t-il rempli de déférence
comme il est de mise à la Mère de Dieu :
« Je te salue noble Demoiselle,
merveilleuse jeune vierge,
de toutes les femmes
la plus aimée de Dieu !
En ton cœur ne t'effraye point
de ton visage ne change le teint,
tu es comblée de grâce divine.
Les prophètes ont prédit de Toi
que tu serais glorifiée
à Toi ils ont renvoyé
tous les âges du monde.

Pierre précieuse étincelante,
Vierge rayonnante,
Sublime Mère
Tu seras la Seule :
Tu dois enfanter l'Un,
l'Omni-régnant
sur le Ciel et la Terre,
et sur le vivant.
Le créateur du monde
— ceci est mon message —
Le Fils consubstantiel
au Père éternel.

Lorsqu'on lit l'œuvre de Otfrid on remarque combien cela fut pénible de versifier les contenus de l'Évangile dans la langue populaire, même au travers d'une traduction — cela devient aussi visible. L'historien de la littérature, Helmut de Boor, a rompu une lance pour cela :

« Il n'est pas difficile de chercher des poux à Otfrid. [...] Il n'est pas poète dans l'âme, il est l'érudit qui sculpte ses vers allemands dans le parchemin, comme s'ils étaient latins. Mais celui qui veut lui rendre justice doit songer qu'il est un nouveau Commençant ; et ce qui est nouveau ne vient pas toujours d'un élan révolutionnaire. [...] Otfrid a, au contraire, fidèlement gagné le nouveau par son travail, laborieux et tenace. Il ne veut précisément pas des anciennes allitérations aux dispositifs stylistiques sonores. Il a le sentiment juste que le nouveau contenu exige une forme nouvelle et il l'a créée. Et finalement la victoire fut de son côté. [...] Le vers rimé d'Otfrid avec sa construction pesante, sans ornement, devint le germe d'un art nouveau qui s'étendit jusqu'au *Parzival* de Wolfram et au *Faust* de Goethe.⁹

La louange mariale de l'histoire de la nativité appartient assurément aux versets les plus aboutis d'Otfrid. Elle n'est pas seulement un nouveau commencement dans son contenu, sur un ton intime et familier, mais plus encore aussi dans sa forme poétique lyrique. Dans ces circonstances le moine médiéval est allé bien au-delà de son époque.

Die Drei 6/2021.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Walter Scharfarschik est né en 1939, germaniste et historien de formation, enseignant de 1968 à 2002 à l'université et à l'école ; activités de conférencier ; il a publié sur des sujets de littérature allemande depuis le Moyen-Âge jusqu'aux Temps modernes.

6 Gisela Vollman-Profe (éditrice) : *op. Cit.*, p.47.

7 C'est d'autant plus étonnant qu'on trouve dans un article détaillé sur le culte marial, à une époque où Otfrid était déjà bien exploré, l'affirmation : « Dans la composition allemande, la poésie mariale ne commence pas avant le début du 12^{ème} siècle : Otfrid et Heliand, qui en avaient eu encore assez l'occasion, ne révélaient encore aucune trace d'une vénération élaborée de Marie. » — Ernst Götzinger : *Marienkultus [Culte marial]* dans : *Reflexicon der Deutschen Alterthümer*, Leipzig 1885, pp.627-624, ici p.630.

8 Georg Engelhardt : *Die lateinische lyrisch Mariendichtung im deutschen Sprachraum von den Anfängen bis zum Barock [La poésie mariale latine lyrique dans l'espace germanophone des débuts jusqu'au baroque]*, dans *Münchener Theologische Zeitschrift*, vol. 16, n°1/2 (1965), p.58 — https://mthz.ub.uni-muenchen.de/MThZ/article/view/1965H1_2S58-88

9 Helmut de Boor : *Die deutsche Literatur. Bd. I : Von Karl dem Großen bis zum Beginn der höfischen Dichtung (770-1170) [La littérature allemande. Vol. I : De Charlemagne au début de la poésie de cour] (770-1170).*

